

—Hâte-toi ! hâte-toi ! répétait madame Lebert.
—Je vais faire ce que tu demandes.

Et le boulanger descendit.
—Maman Lison, dit-il en se plaçant au comptoir pour écrire, il va falloir que vous fassiez une fameuse corvée.

—Laquelle, monsieur ? demanda Jeanne Fortier.
—Celle de partir "illico" pour aller chez ma belle-mère.

—Je suis prête, monsieur, répliqua l'évadée de Clermont en devinant ce qui venait de se passer.

—Vous savez que c'est au diable ! Elle demeure à la Garenne de Colombes, rue de Paris, numéro 41.

—Je trouverai bien. On trouve toujours quand on a une langue, fit la brave femme qui ne voulait point avouer qu'elle était allée la veille à la Garenne. Qu'est-ce que je lui dirai à votre belle-maman ?

—Vous lui remettrez la lettre que j'écris. Je viens de consulter l'indicateur. Le dernier train qui monte vers Paris passe à Bois-Colombes à minuit six minutes. Il faut vous arranger pour ramener la vieille dame par ce train. Ma femme veut absolument la voir.

—Je la ramènerai, monsieur Lebert, je vous en réponds ! Il est neuf heures vingt minutes. A dix heures je prendrai le train à la gare Saint-Lazare. A onze heures moins un quart je serai chez madame Lebel et je ne vois pas du tout ce qui pourrait nous empêcher de revenir par le train de minuit.

Lebert venait d'échever sa lettre. Il la plia, la mit sous enveloppe et la tendit à la porteuse de pain.

—Partez donc bien vite, dit-il, voici de l'argent. Vous prendrez une voiture pour aller à la gare et une autre pour en revenir.

En disant ce qui précède, il mettait quatre pièces de cent sous dans la main de Jeanne Fortier, qui s'élança dehors. Un fiacre passait à vide. Elle y monta et arriva à la gare Saint-Lazare quelques minutes avant le départ du train. A dix heures dix-neuf minutes elle descendait à Bois-Colombes, et toujours courant elle se dirigeait vers la Garenne par le même chemin qu'elle avait suivi la veille.

En ce moment, tout était profondément calme dans la campagne. Jeanne ne songeait guère à avoir peur. De son pas le plus rapide elle s'engagea dans le sentier qui longeait le chemin de fer. Ovide Soliveau, l'oreille tendue, les yeux au guet, était immobile à son poste. Depuis que Lucie avait passé devant lui, personne n'avait parcouru la route déserte et sombre. Soudain il entendit un bruit de pas. Il redoubla d'attention et ses yeux s'efforcèrent de percer les ténèbres. Les pas se rapprochaient, mais ils ne venaient point de la Garenne, donc ce ne pouvaient être ceux de la victime attendue. Le Dijonnais tourna la tête du côté de Bois-Colombes. Il entrevit une forme noire à peine distincte dans l'obscurité.

—Ça a l'air d'une femme, se dit-il.

A une faible distance du groupe de peupliers la forme noire s'arrêta, semblant hésiter, chercher sa voie. Tout à coup, elle parut l'avoir trouvée et se mit à courir dans le sentier longeant le bouquet d'arbres.

—C'est une femme du pays, pensa Soliveau. Elle est en retard et se dépêche.

Jeanne Fortier, car c'était elle qui venait de passer près du misérable, eut bientôt gagné la route de Paris. Elle fit halte devant la maison de madame Lebel, saisit la chaîne de la sonnette et se mit à l'agiter à tour de bras.

Le bruit lointain de ce carillon arriva jusqu'aux oreilles d'Ovide. Deux minutes s'écoulèrent sans que maman Lison interrompit son tapage infernal. Enfin une voix, celle de la servante, cria du fond du jardin :

—Qui est là ? qui sonne ?

—C'est une lettre que j'apporte de la part de M. Lebert dont la femme se meurt, répondit Jeanne.

—Attendez, reprit la voix.

Jeanne, attendit en effet. La bonne vint lui ouvrir, la reconnut et lui dit :

—C'est vous qui êtes venue hier ?

—C'est moi.

—Madame vous a entendue sonner et m'a réveillée. Elle va donc bien mal, la fille à madame ?

—La pauvre femme n'a plus que quelques heures à vivre.

Madame Lebel était descendue au rez-de-chaussée et, un bougeoir à la main, elle attendait près de la porte ouverte.

—Une lettre pour vous madame, lui dit vivement Jeanne, une lettre très pressée de votre gendre, M. Lebert.

Madame Lebel prit la lettre d'un air imposant, déchira l'enveloppe et lut, sans que la moindre trace d'émotion apparût sur son visage.

—C'est bien, dit-elle ensuite froidement ; monsieur mon gendre a mis les pouces, c'est ce que je voulais. Justine, donnez-moi vite une robe, une pelisse, et habillez-vous. Nous partirons pour Paris par le dernier train. Je ne veux pas laisser mourir ma fille sans la voir.

Elle ajouta, en s'adressant à la porteuse de pain :

—Attendez-nous ici. Ça ne sera pas long.

Et la vieille dame alla s'apprêter.

..*

A la villa de monsieur le maire, Lucie avait achevé plus rapidement qu'elle ne l'espérait de placer les guirlandes de fleurs sur la robe de madame la maîtresse qui piétinait d'impatience.

—C'est fini, madame, dit la jeune fille, et il n'est que onze heures moins cinq minutes.

—Vite, vite, passez-moi la robe.

L'ouvrière ne se le fit pas répéter deux fois. L'heure avançait et pour rien au monde elle n'aurait voulu manquer le train de minuit. Habiller madame la maîtresse n'était pas chose tout simple, il s'en fallait de beaucoup. Il fallait corriger un pli, changer de place une fleur, etc., etc. Enfin au bout de vingt-cinq minutes elle se déclara satisfaite et témoigna sa gratitude à Lucie par ces mots :

—J'ai cru que vous ne termineriez jamais ! Enfin, c'est fait, vous pouvez vous en aller, mademoiselle, je ne vous retiens plus. Bonsoir !

—Bonsoir, madame !

Lucie partit. Elle avait devant elle quarante minutes pour gagner la gare. C'était plus de temps qu'il ne lui en fallait. Cependant elle hâta le pas, désireuse de ne point s'attarder dans la campagne à cette heure nocturne. Elle ne se sentait pas rassurée et rasait le plus possible la haie du chemin de fer, en jetant au loin devant elle des regards pleins d'inquiétude. Ovide Soliveau avait entendu le bruit de la marche rapide et légère de l'ouvrière. Il tira de sa poche le couteau que nous connaissons, enleva le bouchon fiché sur la pointe, et se rassembla de manière à pouvoir s'élançer sur la jeune fille comme le jaguar sur sa proie.

—Ce doit être elle, se disait-il en interrogeant les ténèbres.

Lucie avançait toujours. Malgré l'obscurité Soliveau la reconnut. Elle portait, comme au moment de son premier passage, le carton de madame Augustine. Deux ou trois secondes s'écoulèrent. La jeune fille arrivait au niveau du guetteur.

XII

Ovide fit un bond, se trouva au milieu du chemin le bras levé, et avant que Lucie ait pu s'apercevoir de l'effroyable péril qui la menaçait, elle tomba frappée par l'arme du misérable, en poussant un grand cri. L'assassin se pencha sur le corps, leva de nouveau le bras et porta un second coup, en pleine poitrine. Mais la pointe de l'arme, rencontrant un obstacle métallique, se brisa net au lieu de pénétrer.

Ça ne fait rien, murmura le bandit, elle a son compte tout de même.

Puis, voyant briller une montre et une chaîne au corsage de la jeune fille, il les enleva, et fouillant la poche de la robe, il en retira le porte-monnaie qui s'y trouvait.

—Comme ça l'affaire sera mise sur le compte des voleurs, pensa-t-il en se redressant.

Alors il s'élança dans le sentier qui contournait le bouquet d'arbres, sentier qu'un peu auparavant avait suivi la porteuse de pain. Soudain il relentit le pas et bientôt s'arrêta tout à fait en reléchant l'oreille. On parlait devant lui, à une faible distance, et trois formes humaines s'avançaient au milieu des ténèbres. Ovide, quittant le chemin frayé, sauta dans les terres labourées, et prit sa course, et jetant dans un sillon le manche du couteau brisé qu'il tenait encore à la main. Les trois formes

qu'il venait d'apercevoir étaient celles de Jeanne Fortier, de madame Lebel et de sa bonne.

—Je vous assure, madame, disait Jeanne, que j'ai bien entendu un cri du côté du chemin de fer, là en face de nous, au bout de ce sentier, un cri d'épouvante, un cri de mort.

—Vous vous serez trompée, répliqua la vieille dame dont l'oreille était un peu dure.

—Je suis sûre du contraire.

—Alors c'était le sifflement de quelque machine.

C'est à ce moment qu'Ovide, ne voulant pas être rencontré, s'était mis à fuir à travers champs. Jeanne aperçut le misérable qui détalait.

—Tenez, tenez, madame, reprit-elle vivement en tendant le bras vers l'ombre encore distincte. C'est un homme, un homme qui nous a vus, et qui se sauve. On a commis un crime près d'ici. Ce que je viens d'entendre était bien un cri d'agonie.

Et la porteuse de pain se mit à courir en avant.

Madame Lebel et sa servante ne hâtèrent point le pas. Tout en courant, Jeanne avait l'oreille au guet. Elle arrivait près du bouquet d'arbres, à l'endroit où s'était passé le drame rapide auquel ont assisté nos lecteurs. Là, elle fit halte en frissonnant. Sur le sol, à ses pieds, elle voyait un corps étendu dans une immobilité sinistre. Elle se pencha précipitamment et ses doigts rencontrèrent le carton vide que Lucie avait laissé s'échapper de ses mains.

En ce moment, un frisson nerveux secoua son corps de la nuque aux talons. Une pensée terrible, effrayante, venait de traverser son cerveau. Elle se souvenait que, la veille, Lucie, rencontrée sur ce chemin, lui avait dit qu'elle devait, le lendemain soir, venir livrer une robe à la Garenne de Colombes. Le carton qu'elle touchait était un carton de couturière. A qui appartenait-il ? Quel était ce corps ou ce cadavre couché sur la terre devant elle ? A demi folle, le cœur serré comme dans un étou, la porteuse de pain, s'agenouillant, approcha son visage de celui du corps immobile dont elle souleva la tête pour mieux voir. Un sourd gémissement, suivi d'une exclamation d'horreur, s'échappa de ses lèvres. Elle reconnaissait Lucie.

—Qu'y a-t-il donc ? lui demanda madame Lebel, qui venait de la rejoindre avec sa bonne.

—Un crime, un crime. Je vous le disais bien, répliqua Jeanne d'une voix étranglée. Elle est morte, tuée par ce misérable qui fuyait ! Lucie ! chère Lucie, pauvre enfant !

Et la veuve de Pierre Fortier, qu'étouffait les sanglots, portait à ses lèvres les mains de l'ouvrière inanimée et les couvrait de baisers et de larmes. Madame Lebel et sa bonne, prises d'épouvante, tremblaient sur leurs jambes.

—Vous connaissiez cette malheureuse ? reprit la vieille dame.

Jeanne ne l'entendit même pas. Elle soulevait dans ses bras le corps inerte et le serrait contre sa poitrine. Soudain elle sentit une humidité chaude sur ses doigts.

—Son sang coule, balbutia-t-elle en appuyant ses mains rougies sur le cœur de la jeune fille. Son cœur bat ! poursuivit-elle avec un cri de joie. Elle est vivante encore. Mon Dieu ! Seigneur, mon Dieu ! soyez béni.

La porteuse de pain ajouta, en s'adressant à madame Lebel :

—Votre fille vous attend, il ne faut pas que vous manquiez le train de Paris. Partez vite ! Mais, je vous le demande en grâce, prévenez à la gare de Bois-Colombes afin qu'on envoie quelqu'un ici pour m'aider à sauver cette pauvre enfant. Moi, je ne la quitte pas.

—Je vais prévenir. Mais, encore une fois vous la connaissez donc ?

—Si je la connais ? s'écria Jeanne dont les sanglots éclatèrent de nouveau ; oui, oui, je la connais, et je l'aime comme si elle était ma fille.

—Venez, madame, venez vite, fit la bonne de madame Lebel, nous manquerons le train si nous ne nous dépêchons pas.

Et prenant sa maîtresse par la main, elle l'entraîna. Les deux femmes arrivèrent, essouffées et affolées, en avance de quelques minutes. Deux gendarmes de service se trouvaient en ce moment à la gare.

—Messieurs, messieurs, leur dit la vieille dame en s'efforçant de reprendre haleine. On vient de commettre un crime.